

L'INFINIR
Séminaire du 30 mars 2023
Joseph Rouzel

Quelle pratique de parole dans les institutions ?

Ce que parler veut dire.

Commençons par une histoire juive.

Rabbi Shlomo est mourant. Un de ses disciples s'approche de lui. Celui-ci, à l'article de la mort, lui confie l'essence même de son enseignement qui tient en peu de mots : « La vie est une flèche. » Émerveillé par ce qui se présente comme le secret des secrets il saute sur son cheval et va confier la bonne nouvelle à un jeune rabbin qui se trouve dans un shtetl à 300 km. Celui-ci l'écoute attentivement et lui dit, péremptoire, « La vie n'est pas une flèche ». Le jeune disciple revient au galop vers rabbi Shlomo, il lui fait part de son étonnement devant la contradiction. Dans un dernier souffle Rabbi Shlomo lui confie : « Oui, on peut aussi le dire comme ça ! »

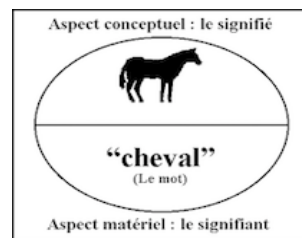
Cette histoire pose la question de la relativité des énoncés... Surtout lorsqu'ils concernent des questions qui peuvent paraître aussi abstraites que le sens de la vie, l'amour, la sexualité... On ne peut qu'en constater l'ombre portée sur nos existences. Alors si la parole est prise dans l'étau du « mentir-vrai », comme le dit Louis Aragon à propos de la fiction, qu'est-ce que la vérité ?

Peut-être faudrait-il en finir avec l'idée d'une vérité absolue, en finir avec l'UN. C'est comme cela que j'entends dans le titre qui nous réunit : L'In-finir, finir l'UN. Cette idée aberrante, quand on y pense, qu'il existerait une vérité absolue, a fait et continue à faire, le lit des exactions, des guerres, des violences entre peuples, mais aussi entre citoyens.

Finalement la vérité n'est-ce pas la parole qui sort de la bouche de chacun d'entre nous ? La vérité c'est celle d'une parole singulière et unique. Alors évidemment c'est un peu compliqué de faire ensemble, de faire institution, avec de tels effets d'une vérité qui se diffracte, qui nous sépare. Car telle est le savoir intime niché au cœur de la parole : elle nous réunit et elle nous sépare. Ce que les Grecs anciens avaient bien perçu en en dégageant la fonction symbolique. Le *sun-bolon*, d'où est issu notre mot symbole, c'était ce morceau de poterie, la tessère, que des familles grecques, contractant une alliance, brisaient en deux. Et à n'importe quel moment, surtout dans des moments difficiles vécues par l'une ou l'autre des familles, on pouvait « jeter ensemble » (traduction de *sun-balein*) les deux morceaux brisés de la poterie pour re-susciter le signe de l'alliance.

Les paroles que nous échangeons possèdent la même structure, la même fonction. Elles nous réunissent à l'endroit où elle nous sépare. Pour parler nous

empruntons aux lois de cette première institution dans laquelle nous avons baigné, même dès avant notre naissance. C'est notre trésor commun. Il suffit de voir ce que renferme un dictionnaire. Qui n'a pas pris le plus grand plaisir à faire tourner la noria des signifiants en voyageant dans les pages d'un dictionnaire, un mot en entraînant mille autres ! Donc pour parler j'emprunte à ce trésor commun, comme-UN. Je ne les jette pas en vrac, les mots. Je respecte autant que possible les lois d'assemblage, grammaire, syntaxe, règles d'interlocution etc. Mais si l'on creuse un peu, l'on s'aperçoit qu'aucun mot au monde n'a un sens unique. Et c'est là que ça se corse. C'est la découverte d'un savant suisse, votre concitoyen, Ferdinand de Saussure, qui dans son *Cours de linguistique générale* daté de 1913, nous a mis la puce à l'oreille. Les signes que nous échangeons à longueur de journée sont construits selon un algorithme simple s/S. (signifié sur Signifiant)



Les signes, ajoute de Saussure sont arbitraires et équivoques. Arbitraires, car il se sont déposés comme ça, sans raison, dans chaque langue parlée sur terre. Et ils sont équivoques, car dès qu'on prononce un mot, il ouvre dans l'ombre un éventail très riche d'autres mots. Il y a des mots dans les mots ! Ce point fait une différence de taille avec le langage des animaux qui lui est univoque.

Par exemple à une certaine période de l'année les femelles baleines émettent un signal (que l'on désigne comme chant) qui appelle le mâle à la reproduction. Elle ne peut pas se dérober à l'impératif des œstrus. Le mâle non plus. Le langage animal est une merveille de communication. Signal -----> message

Le langage humain, dont la parole constitue la mise en acte singulière à travers une langue particulière, est frappé d'équivoque. Par exemple le signifiant « Pierre » renvoie à : un prénom, un caillou, une formule mathématique, un poème etc. A un Signifiant 1 va correspondre une pluralité de signifiés (S2,S3,S4,Sn...)

Vous voyez, ça pose un sacré problème pour communiquer et visiblement la parole, ça peut vous paraître paradoxal, n'est pas faite pour communiquer. Parlant j'emprunte les mots de la tribu, comme dit Mallarmé, pour exprimer quelque chose de très intime, de très singulier. Donc les mots nous réunissent, mais aussi nous divisent puisqu'ils renvoient autant à du comme-un (les mots),

qu'à du singulier, du tout autre, selon la façon dont je les assemble, les prononce, les chante ou les danse. Du fait de cette structure équivoque de la parole, l'espèce humaine est constituée de parleurs qui ne savent pas ce qu'ils disent à des écouteurs qui ne savent pas ce qu'ils entendent. Bref, nous nageons dans le malentendu. Pourquoi cela ? Parce que, loin de constituer un outil de communication, comme on l'entend dire bien souvent, la parole se présente comme un espace de re-présentation. De re-présentation de quoi ? Eh ! bien de ce qui est... absent ! Re-présenter, c'est rendre présent l'absent. On parle sans cesse de personnes, d'objets, d'idées qui sont absentes. Et de plus soi-même, le sujet qu'est chacun, en parlant n'apparaît jamais que re-présenté. Le sujet, en tout cas pour les psychanalystes, c'est ce qui parle dans l'homme. Autrement dit il y a au cœur de la parole et du langage un ratage permanent. C'est ce que nous enseigne l'étymologie du mot parole. Nous avons déjà rencontré le *sun-bolon*, qui a produit notre mot symbole. Le mot parole à une origine très proche, il est de la même famille. La racine *bal-* que l'on trouve dans balistique, ballon etc. signifie : lancer. *Para-balein* : lancer à côté. Ça a donné le mot parabole, parabole en math, parabole du christ, parabole pour capter les ondes télé, etc. Puis par soustraction du « *ab* » est apparu parole. La parole est donc une parabole avec une cicatrice, on lui a enlevé le « *ab* ». C'est un préfixe qui désigne l'éloignement, la séparation. En hébreu, c'est le père, qu'on trouve dans abbé. C'est aussi, dans la mythologie égyptienne, le cœur. Au cœur de la parole il y a un manque, une perte, un trou. Parler, c'est lancer à côté. C'est perdre la jouissance de la chose au profit de sa re-présentation. Parler, c'est une forme de sacrifice. Ce point est important. Freud dans ses « Conférences d'introduction à la psychanalyse » en 1917, définit l'éducation comme le sacrifice de la pulsion. Et la parole justement est l'opérateur de ce sacrifice. Sacrifice d'une « jouissance immédiate » (c'est aussi comme cela que Freud désigne l'action de la drogue dans son grand texte de 1929 *Malaise dans la culture*) au profit d'une médiation langagière qui engendre le lien social. Cette perte de jouissance est le prix à payer pour entrer en société. C'est pour cela qu'à un petit qui désigne avec son doigt l'objet de son désir, même si on devine ce qu'il veut, on lui intime l'ordre : dis-le avec des mots ! Voilà donc l'autre ratage auquel nous confronte le fait de parler : pas tout tout de suite... Les psy ont un gros mot pour désigner cette opération : la castration. L'être dit humain est donc fondamentalement manquant. Et c'est ce qui suscite son désir, sans que jamais aucun objet ne puisse le satisfaire.

Comment entre-t-on dans le cercle des êtres parlants ? Je le disais d'emblée : nous sommes parlés et même avant d'être nés, avant de parler. Alors le statut d'être parlant, ça se transmet. Dans une institution de base que l'on nomme famille. Et principalement dans un premier temps, dans les absences/présences de la mère... Dans ses va-et-vient la mère transmet à la fois la perte (son absence) mais aussi la possibilité de re-présenter cette perte (jeux primaires des

enfants, babil, hallucinations), tout en permettant de refaire son plein de tonus dans sa présence.

Au chapitre 2 des *Essais de psychanalyse*, intitulé « Au-delà du principe de plaisir », Freud présente une observation de son petit-fils Ernst âgé de 18 mois... Lorsque la mère du petit va à ses affaires, l'enfant s'empare d'un jeu rudimentaire constitué d'une ficelle attachée à une bobine de fil. Il s'amuse à lancer la bobine à l'intérieur de son berceau qui est voilé. Lorsque l'objet disparaît à sa vue il profère un « oooo », puis tirant sur la ficelle, il fait réapparaître la bobine et s'exclame « da ». Quelque temps plus tard, même observation devant un miroir. L'enfant joue à se laisser tomber sur ses talons : l'image alors disparaît du miroir et là encore il y va d'un « oooo » tonitruant, puis rejaillissant sur ses jambes, lorsque l'image réparaît il lance un joyeux « da ». Ce sont bien les parents qui donnent la signification des phonèmes élémentaires avec lesquels les enfants forment la réalité. L'un des phonèmes existe dans la langue allemande en tant que mot : *da* veut dire, voilà, ici ; logiquement l'opposé, au loin, disparu, se faufile sous le *oooo* dans le mot *Fort*. Conclusion de Freud : « L'enfant se dédommage de l'absence de sa mère ». Cette histoire donne à lire la matrice de toute construction symbolique, dont le jeu des enfants plante les prémices : re-présentation de l'absence. Comme le souligne le poète René Daumal : « L'absence est un trou entouré de présence ».

Les institutions médico-sociales, sociales, scolaires prennent le relais de ce jeu d'enfant... Ils sont autant d'appareils à traiter la jouissance de la vie qui chez chacun d'entre nous s'avère débordante. La jouissance chez Lacan, ce que Freud de façon peut-être plus radicale désigne comme pulsion de mort, représente une tentative impossible de combler tout manque.

Le cinéma et l'expérience du chiffre de la parole. Les vagues et les plis de notre vie.

Dans le film on voit d'abord des sujets enfermés en eux-mêmes, très solitaires, en errance, très débranchés du monde et des autres. C'est souvent ce que produit la folie, ce qu'on appelle d'un gros mot : psychose. Puis il y a deux personnes sur un banc qui se mettent à se parler. Et là ça change tout. Ce que produisent ces mots où chacun trame ses propres mots sur la chaîne du langage, c'est une étoffe, un tissage, dont on ne peut que s'émerveiller des motifs qui se dessinent. Ce tissage de paroles c'est ce que permet une institution comme *Le chiffre de la parole*. Non seulement un lieu où on parle, mais où l'on SE parle. Ça n'a l'air de rien ce petit « SE », mais il marque toute la réciprocité qu'empporte le fait de parler, et si possible pas aux murs. Il existe deux mots dans le vocabulaire très proches : établissement et institution. L'établissement ce sont les murs, et

l'institution les... murmures. On voit dans ce tout petit mot « SE » à quel point la parole établit le lien social. Parler, je l'ai dit, nous réunit en nous séparant, en distinguant les sujets les uns des autres. Le comme-Un de la langue produit du pas comme-Un des sujets. Alors évidemment pour des sujets qui sont déjà, du fait de la psychose, très séparés, il faut imaginer des dispositifs qui favorisent la rencontre. Il s'agit d'offrir des espaces, des temps, des occasions pour que chaque sujet, professionnel ou personne accueillie, puisse « ... relier les pulsions de l'homme à la pulsation du monde. » (François Cheng, « Le sourire de Jacques Lacan », *La cause freudienne*, n°3, 2011) ? Ces dispositifs c'est ce que François Keller désigne comme « ... des opportunités pour grandir, pour faire, pour raisonner, pour vivre... » Et toutes ces opportunités, ça se discute, ça donne matière à échange. C'est tout un art de la conversation que développe *Le chiffre de la parole*. N'oublions pas que la conversation désigne d'abord à l'origine une manière de vivre.

Le chiffre de la parole. L'expression est étonnante. On dirait que ces deux mots ne se marient pas ensemble. Quel lien entre le ou les chiffres et le fait de parler. Bien sûr on peut parler chiffres, mais ça n'est pas ce dont il s'agit. On ne fait ni comptabilité, ni gestion. Tout d'abord le ou les chiffres, ça n'est pas le nombre. Le chiffre en est le représentant générique : chiffres romains, chiffres arabes... Mais il me souvient brusquement que « Le Chiffre », terme que l'on retrouve dans la série des OSS 117, ce qui nous met sur la piste d'histoires d'espionnage, c'est aussi un service de l'État français. Le service du « Chiffre » est chargé de protéger les messages alliés contre toute lecture ennemie. Il a aussi pour mission de percer les codes ennemis et de rendre lisibles les messages chiffrés interceptés par les services d'écoutes. Au-delà de cet usage du Chiffre par le contre-espionnage, il faut entendre que toute parole est chiffrée. Au sens où elle demande un décodeur pour être prise dans le sens où un sujet l'énonce. Parole issue de l'inconscient, elle témoigne de la présence vivante d'un sujet dans... son absence. Le sujet n'est jamais que représenté. Cette pulsation singulière jaillit dans la pure musique des mots, ou dans des équivoques, des doubles sens, des lapsus, des oublis, le tout tissé de métaphores et de métonymies. Il y faut un savoir-faire particulier pour entendre ce qui se dit dans ce qui s'entend d'une parole. Les intervenants du *Chiffre de la parole* sont rompus à l'exercice de la psychanalyse qui leur ouvre les oreilles, mais pas toujours, il faut bien l'avouer, ça demande un entretien constant. Et c'est à partir de ce déchiffrement subtil où le praticien essaie d'entendre la petite musique d'un sujet, de cueillir son désir le plus intime à fleur de lèvres, que vont se dessiner les éléments de la réalité sociale (trouver un logement, un boulot, une formation, une activité culturelle, sportive, etc.). Car lorsqu'on y prête un peu attention, comme l'exercice de la psychanalyse nous y invite, force est de constater que l'objet de la demande n'est jamais l'objet demandé. La question est bien d'entendre, au-delà du sens

des mots, disons au-delà du dictionnaire, le sens qu'ils revêtent pour un sujet singulier. D'où le chiffrage...

Dans le film, en recevant un jeune homme, François, réouvrant sans cesse l'énigme des signifiants, lui permet de construire une chaîne signifiante, où il est question d'emploi, de métier, de bureau, mais aussi de vivre chez les parents ou d'avoir une femme... C'est la relation du sujet avec ces mots-là qu'il s'agit d'entendre. Cela forme comme un hamac de langage, – souvenons-nous qu'un sujet dit psychotique est souvent harassé par le trop ou le trop peu de présence de l'Autre –, un hamac, donc où le sujet peut se reposer et apprivoiser sa présence au monde dans des projets, des opportunités, pour s'identifier, par ses propres mots qui le ré-présentent, à quelque chose à faire. Ainsi, il peut y soutenir ses questions et sa relation au monde, aux autres, à lui-même. Il n'y a donc pas de petit mot puisque chacun s'assemblant à d'autres sont les ambassadeurs d'un sujet bien vivant.

Il me souvient d'une histoire tirée de mon expérience d'éducateur au Centre psychothérapique de Toulouse. Les enfants partaient en week-end dans les familles, mais pour certains, lorsque cela s'avérait trop lourd, nous avions un dispositif d'accueil le dimanche après-midi. Cette fois-là, il n'y avait que Baptiste présent. Alors que je prenais connaissance du cahier de liaison, Baptiste vint me trouver au bureau. Une collègue qui aimait les bonbons en avait entassé dans une coupelle.

- Est-ce que je peux avoir un bonbon ? demande l'enfant.
- Je t'en propose deux , mais tu n'en choisis qu'un.

Et Baptiste hésite, il en désigne un rouge.

- Pourquoi le rouge ?
- Ce week-end avec maman et ma petite sœur nous sommes allées nous promener en Camargue où vivent les taureaux. Ma sœur portait un pull rouge et les taureaux ont peur du rouge. Il y en a un qui s'est avancé vers nous en grattant du pied et en soufflant... Ah ! Finalement je préfère le vert.
- Oui, pourquoi ?
- Tu ne sais pas, papa est parti de la maison, et ce midi maman en faisant la vaisselle, elle a cassé... un verre.

Voilà un petit qui, à l'occasion de la demande d'un bonbon, parce que l'éducateur que j'étais ouvre la porte des paroles, peut exprimer que le départ de son père lui a brisé le cœur, comme sa mère a brisé le « verre », que le signifiant « vert » a amené au jour dans la chaîne signifiante. Et la fin de l'histoire est étonnante : Baptiste a oublié le bonbon et est parti se coucher. Il voulait juste que sa souffrance soit entendue. Car comme le dit dans une belle invention Jacques Lacan, : la vérité se mi-dit ! Et l'objet demandé (le bonbon), n'est pas l'objet de la demande (être entendu).

Le sujet en s'incarnant dans des signifiants qui sont les siens peut alors se lancer dans l'aventure de vivre, à sa façon, selon son style propre, et non en fonction des injonctions familiales ou sociales. Et ça s'écrit dans des trajets, des déplacements dans l'espace. Comme le disait joliment Fernand Deligny : le sujet « narre son erre ». Et quand les mots de l'oralité n'y suffisent plus, ça se met à parler autrement. Car, ce n'est pas moi qui le dit mais le philosophe Martin Heidegger, l'être humain parle tout le temps (*Acheminement vers la parole*).

Alors on invente des médiations « opportunes », des espaces d'entre-deux, chez une sculptrice par exemple où le dessin, la marionnette, la musique en partage (Barbara) vont se mettre à parler de ce qui a tant de mal à se dire, à demi-mots. Ça se mi-dit. Et parfois le sujet expose et s'expose dans une galerie et vend ses productions, ce qui constitue une belle façon de s'inscrire dans le lien social, sans renoncer à sa subjectivité.

Dans une scène qui suit une jeune fille à travers un exercice de math cherche l'*x*, l'inconnue. Mais l'inconnue, c'est elle. Elle se cherche. Et là aussi, c'est chiffré. Un peu plus tard un jeune homme en lisant un livre de Jules Supervielle, *Le voleur d'enfants*, questionne l'amour et son halo d'inquiétude. Il soulève le mot « accablé » et l'associe dans le langage des jeunes, « c'est comme péter un câble, dit-il. » Accablé... péter un câble, belle invention dans l'assonance. Ces recherches individuelles multiples et variées dans les entretiens sont doublées d'une restitution collective lors de l'assemblée. Ça se passe dans un lieu peuplé de livres qui abrite un vivier gigantesque de mots, mais des mots endormis qui ne demandent qu'à être réveillés. On y évoque où en est chacun et comment il se projette dans l'à-venir. François lance la perche à chacun pour dire où il se situe dans ce qu'on nomme un projet, une flèche où le désir lance en avant le sujet, mais il précise aussi que « on est seulement dans le préalable, le provisoire ». Et dans le provisoire, on fait des ... provisions, de désirs, de projets, d'histoires, d'inventions, en attendant le moment où l'on sera prêt à se lancer. Et des provisions qui rebondissent dans le journal, sont imprimés, puis lus, puis discutés... Autant de mots qui poursuivent leur ronde.

Tous ces dispositifs que présente le film – ce dont on dispose – éminemment complexes (les entretiens, les accompagnements individuels, les assemblées, le journal, le quotidien partagé, faire les courses ensemble, préparer les repas, etc.) sont autant de théâtres de parole. Heidegger a raison sur ce point : non seulement l'humain parle tout le temps, mais encore c'est la parole de chacun qui tisse un monde que l'on peut dire collectif. Deux écueils sont ainsi évités : que le collectif, devenu totalitaire, écrase le sujet, mais aussi que le sujet, s'individualisant, fasse exploser le collectif. On assiste à un équilibre précaire, jamais assuré, qu'il s'agit de renouveler sans cesse. Chaque un participe à la fabrique du monde qui n'a pas été créé en 7 jours, comme le veulent certains,

mais que l'être humain ne cesse de façonner, pour le meilleur et pour le pire. Ce qu'on appelle « réalité » n'est que le façonnage du monde par chaque sujet. C'est donc la résultante d'un processus de création. Il n'y en a pas deux pareils.

On se met sous couvert de grands totems tutélaires. Outre la fondatrice du lieu, Claire-Lise Grandpierre, j'en ai entendu deux dans le film, Maud Mannoni et Fernand Deligny. Ce ne sont pas des dieux, mais des phares qui permettent d'éclairer le chemin. Ils se tiennent et nous soutiennent au cœur de la tempête. « Bien entendu, nous ne sommes qu'un fétu de paille dans cet océan déchaîné, mais Messieurs, tout n'est pas pour autant perdu, il n'y a qu'à tâcher de gagner le centre de la tempête ». (Aimé Césaire, *La tempête*, d'après W. Shakespeare)

Et parfois on déménage, on change de crèmerie. Et dans le déménagement chacun se réaménage. Ce ménagement c'est tout autre chose que le management ! C'est le même mot à l'origine. En faisant le voyage par la langue anglaise, le ménagement, qui est le principe même de tout agencement institutionnel, où l'on ménage un place pour chacun, s'est transformé en une plaie, le *management*, forme d'organisation terroriste, où chacun doit marcher au pas. C'est un mode d'organisation d'origine animale sous l'emprise d'un mâle (ou une femelle) dominants, eux-mêmes sous pression d'un ordre de fer qui a pour nom capitalisme.

Depuis une trentaine d'années nous assistons à des bouleversements sans nombre dans nos sociétés dites postmodernes. La chute des idéaux laïques ou religieux, l'avènement d'un scientisme envahissant, notamment issu des neurosciences et de l'informatique, la montée en charge d'un libéralisme débridé, l'éclatement des collectifs, les bouleversements de la structure familiale, l'explosion des populismes, la mise en place d'un *management* féroce dans beaucoup d'institutions instaurant une exigence de rentabilité doublée d'évaluation quantitative, un déferlement de protocoles et d'injonction de bonnes pratiques... C'est le règne du chiffre, mais ça n'est pas le chiffre de la parole, mais celui du rentable, du performant. Comme l'écrit Alain Supiot dans son Cours au Collège de France en 2012-2014, on assiste à une véritable *Gouvernance par le nombre*. (Éditions Fayard, 2015) « La saturation de l'espace public par des discours économiques et identitaires est le symptôme d'une crise dont les causes profondes sont institutionnelles. La Loi, la démocratie, l'État, et tous les cadres juridiques auxquels nous continuons de nous référer, sont bousculés par la résurgence du vieux rêve occidental d'une harmonie fondée sur le calcul. » Le monde capitaliste, gangrené par la marchandisation de tout ce qu'il y a sur terre, a gagné petit à petit le champ du travail éducatif, social, psychique. Les conséquences bien évidemment induisent des bouleversements dans les pratiques quotidiennes, où pas mal de collègues se disent déboussolés.

Or le traitement introduit dans le corps humain pour détourner la puissance destructrice qui l'habite, tout en s'en servant pour produire des formes de vie socialement acceptables – sublimation, nous dit Freud – ce traitement se nomme

: culture. Culture que Claude Lévi-Strauss dans son « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss » définit ainsi : « Toute culture peut être considérée comme un ensemble de systèmes dans lesquels se place le langage, les règles matrimoniales, les rapports économiques, l'art, la science, la religion ». Freud pour sa part en propose une définition plus serrée pour ce qui nous occupe : « La culture désigne la somme totale des réalisations et dispositifs par lesquels notre vie s'éloigne de celle de nos ancêtres animaux et qui servent à deux fins : la protection de l'homme contre la nature et la réglementation des relations des hommes entre eux. » (*Malaise dans la culture*)

On peut comprendre que des tentatives comme celle que le film nous a présenté ce soir sont autant de poil à gratter dans la culotte des capitalistes qui font tout alors pour supprimer ce qui les dérange, voire les démange. *Le chiffre de la parole*, comme d'autres expériences nées dans les années 70, ouvre à une clinique du sujet originale¹. Celle d'un sujet responsable de sa vie. Ce que Jacques Lacan énonça à sa façon dans les années 60 en direction d'étudiants en philosophie de l'École Normale Supérieure : « *De notre position de sujet nous sommes toujours responsables.* »

De plus cette association participe d'un mouvement de résistance contre les forces de réification de l'humain. En cela c'est aussi une expérience politique. Au nom de quoi, alors, résister ? Si ce n'est au nom de la parole qui nous a fait parlants. Car la parole parle. C'est ce que ne cesse de nous rappeler Martin Heidegger dans son séminaire *Acheminement vers la parole*. L'humain ne saurait vivre ni survivre sans cette sève qui nous alimente et nous relie.

Que faire encore, par ces temps de grande détresse ? Peut-être, comme Alexis Zorba, lorsque son projet s'écroule, danser et danser encore.^{2 3} Peut-être, au lieu de renflouer les banques pour continuer à faire du chiffre, pourrions-nous danser et déclarer avec Paul Valéry dans le *Cimetière marin* :

Le vent se lève! . . . il faut tenter de vivre!

Le seul plan de relance qui compte n'est pas économique, mais ce qu'il s'agit de mettre en œuvre c'est un plan de relance du désir...

J'ai entendu prononcer dans le film à diverse reprise le mot « espoir » ... C'est un bien joli mot. Voici donc un poème qui m'est né il y a quelques années.

¹ C'est ainsi qu'avec ma femme Geneviève, avec nos deux enfants, nous avons créé dans les années 70, dans le Gers, un lieu d'accueil sans catégorie ni d'âge, ni de pathologie. La convention signée avec le Préfet et le médecin psychiatre responsable l'intersecteur de pédopsychiatrie désignait ce lieu comme « ferme thérapeutique ».

² Nikos Kazantzakis, *Alexis Zorba*, Paris, Pocket, 2002.

³ Je pense aussi à cette magnifique chanson de HK « Danser encore » produite comme mode de résistance pendant le confinement du Covid. <https://www.youtube.com/watch?v=SyBEMRyt6Qg>

« Résistance n'est qu'espérance » (René Char)

Le sombre n'est pas le noir. Si la lumière a sombré, c'est que nos mains l'avaient désertée. Nous n'avons pas su nous tenir les coudes.

Les mésanges du parler nous n'avons pas su les accueillir ni les protéger. D'autres les ont fourrés en cage.

D'autres ont laminé le beau tamanoir qui tenait l'espoir par son licol.

D'autres ont dévoyé les oiseaux du beau langage. Ils les ont saturés des visions lointaines et d'obscurités nourritures barbares.

Les astres ont tourné. Millions d'astres, autant de paillettes versicolores, hypnose des masses. Les astres ont tourné comme le lait et ce fut le désastre.

Les chevaux n'entrent plus boire au ressac des marées. Le buis ne claque plus dans l'ombre du petit jour. La tourterelle a fait son nid Dieu sait où. Les enfants ont perdu sa trace. Son chant n'épouse plus les flancs de la montagne bleue.

Nous sommes seuls. Quelque chose a sombré, mais le sombre n'est pas le noir.

« Résistance n'est qu'espérance » c'est un poète, en d'autres temps tout aussi sombres qui lança l'appel.

En d'autres temps où les bouchers, les lamineurs, les « torsionnaire » de sémaphores claquaient du bec et touchaient haut la cuisse des pavés.

Une fois encore nous y reprendrons goût, nous y tremperons les lèvres dans les verres de vin d'août. Une fois encore nous jetterons dans la bataille le pavois de nos souffrances. Il faut que chacun, seul, ne soit pas seul à être seul.

Le sombre n'est pas le noir.

Si la lumière revient au bout des ongles, décharnés, misérables et tremblants. C'est en nous y mettant à plusieurs, en la protégeant dans mille et dix mille lieux ouverts, que nous la porterons.

Résistance n'est qu'espérance.

Je prie les Grands Dieux, non pour m'y laisser asservir, mais pour pointer à bout de bras, souffle court, l'orée et l'origine, pour donner trouée aux temps sombres, pour ne pas sombrer.

Je prie les Grands Transparents et les arbres à pain, les orangers et les silhouettes saisies au vol sur le pont de singe.

Je prie en une langue obscure les tremblements du monde, qui couchent, pieds et poings liés, à l'œuvre.

Ces temps d'une alchimie nébuleuse octroient plus de courage aux saillants que ceux qui précèdent. Ils virent sombrer au quai le beau navire bariolé que nos colifichets avaient drapé d'ennui, de nuit et de suie.

Mais le sombre n'est pas le noir.

La résistance n'est qu'espérance.

Aujourd'hui que tout s'est tu, qu'est renversée la panetière des paroles, l'entrée en résistance se fait par la porte dérobée de l'espoir.

Il suffit d'un filet, d'un réseau, d'un maillage, trois fois rien, qu'il y en ait deux ou trois, assis auprès du feu qui jette ses ors sur les chiens de la nuit, deux ou trois qui recommencent à se raconter des histoires mystérieuses, le soir au coin d'un bois, sans sourciller, pour y croire encore et encore.

Il suffit de quelques mains nouées pour que la lumière nous revienne.

Le sombre n'est pas le noir.

Paris 2007

